

Francis CHATEAURAYNAUD, *Prospéro. Une technologie littéraire pour les sciences humaines*

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS Communication, 2003, 403 p.

Patrick Trabal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7130>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7130](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7130)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Patrick Trabal, « Francis CHATEAURAYNAUD, *Prospéro. Une technologie littéraire pour les sciences humaines* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7130> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7130>

Tous droits réservés

Francis CHATEAURAYNAUD, *Prospéro. Une technologie littéraire pour les sciences humaines.*

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS Communication, 2003, 403 p.

Prospéro. Une technologie littéraire pour les sciences humaines : le titre du dernier livre de Francis Chateauraynaud mérite sans doute d'être explicité. Le chercheur en sciences sociales comprend qu'il s'agit d'un ouvrage sur ce logiciel qui, peu à peu, fait son entrée dans les recherches. Ce faisant, il peut s'attendre à un livre technique détaillant les fonctionnalités d'un programme informatique. Certains verront dans le sous-titre une allusion à la « technologie littéraire » de Robert Boyle, telle qu'elle est décrite par Steven Shapin (« Une pompe de circonstance : la technologie littéraire de Boyle », pp. 37-86, in : M. Callon, B. Latour; *La science telle qu'elle se fait*, Paris, Éd. La Découverte, 1991). Au centre de la discussion, figure une interrogation sur la façon dont on peut produire des médiations pour décrire l'expérience scientifique, restituer les faits et produire de la connaissance. *Prospéro* est une réponse possible à ces questions pour les sciences humaines et sociales, et son auteur vise à travers ce livre à déployer son argument. Ce texte n'est donc pas un ouvrage technique sur un logiciel, mais un livre où sont discutées des thèses sur le statut des textes dans les sciences sociales, convoquant pour y parvenir, des sociologues, des linguistes, des philosophes, des statisticiens... À ce titre, il devrait constituer une référence pour tous les chercheurs qui s'interrogent sur les fondements épistémologiques des travaux dans lesquels le matériau empirique est essentiellement discursif ou textuel.

L'ouvrage se compose de quatre parties qui, tour à tour, permettent à Francis Chateauraynaud de montrer le cheminement intellectuel l'ayant conduit en collaboration avec Jean-Pierre Charriau (informaticien) à la réalisation de ce logiciel : il commence par l'histoire des outils et des techniques qui ont été expérimentés, rejetés, intégrés ou inventés, se prolonge par une discussion de la notion d'interprétation, pour se concentrer sur la description des multiples modes d'accès aux corpus de textes

offerts par le logiciel, et termine sa course en proposant plusieurs heuristiques pour étudier des dossiers complexes.

La première partie donne à lire un parcours intellectuel. Il commence par une discussion avec des représentants de traditions sociologiques, soulignant combien la question du codage et les problèmes concernant l'analyse des textes sont au centre de la réflexion en sciences sociales. Critiquant tour à tour le benzécrisme et son utilisation (notamment par l'approche bourdieusienne) qui revient à tenir une position ambivalente vis-à-vis de l'objectivité dans la lecture des textes, les sociologies de la justification qui, faute d'une réflexion méthodologique suffisante, ont du mal à aller au bout de leur projet, et enfin l'approche latourienne qui ramène tout à des réseaux, en se souciant finalement peu des formes d'expression argumentative de ces réseaux, Francis Chateauraynaud pose les bases d'un cahier des charges pour créer un outil susceptible de répondre à des problèmes de descriptions et de faire des expériences sur les textes (et, à ce titre, de se soumettre à une exigence de validation). Ceci le conduit à défendre une position sur la nature et le statut du texte. Ce dernier est considéré comme un « dispositif d'expression », situé à l'intersection de quatre modalités sur lesquelles la littérature tend parfois à le réduire : un texte est à la fois un espace de représentation (puisqu'il décrit un état de chose), un récit (il produit une histoire), un dialogue (au sens d'une polyphonie) et une argumentation (la sociologie des disputes conduit à privilégier cette dimension donnant à lire les dénonciations, les critiques, les justifications...).

C'est dans la seconde partie que l'auteur développe sa conception du texte en abordant, de façon théorique, la question de l'interprétation. En l'intitulant « un déplacement épistémique », l'auteur annonce directement son ambition : à travers un parcours lui permettant de discuter des philosophes et des sociologues, il s'agit « d'interpréter l'interprétation ». L'idée est de lutter à la fois contre une volonté de totalisation des interprétations dépassant l'interprète (comme nous y inviterait la posture objectiviste) et un relativisme plus ou moins radical conduisant à penser que toutes les interprétations se

valent. Cheminer sur la ligne de crête revient à poser que la bonne interprétation est celle qui enrichit l'objet, c'est-à-dire qui refuse de le réduire, qui respecte sa complexité et fournissant des éléments et des médiations pour sa compréhension. L'on reconnaît dans cette posture, celle des fondateurs du pragmatisme, en particulier de William James, dans son refus de se laisser enfermer par des querelles sur la vraie ou la fausse scientificité, pour s'intéresser à la façon dont on remplace une idée par une autre afin d'obtenir une connaissance plus fine. Avec ce critère, on échappe au relativisme sans pour autant tomber dans un réductionnisme positiviste. Cette partie se termine par un ensemble de propositions précisant la position épistémologique tenue : construire une embarcation semblable à « une coquille positiviste sur un océan constructiviste » (p. 201).

La troisième partie permet de montrer l'articulation des concepts clés du logiciel. Pour ce faire, l'auteur a privilégié une exposition des différents outils s'inscrivant dans les contraintes des recherches menées. Elles se caractérisent par la nécessité de rendre compte de la complexité des dossiers. Décrire les débats, par exemple sur le nucléaire, revient à rendre compte d'un nombre d'éléments appartenant tant au monde technique, scientifique, médiatique que politique, s'ancrant dans des univers locaux mais aussi nationaux et internationaux, mettant en jeu des acteurs isolés, des collectifs divers, des lobbies et des partis politiques. Comment rendre compte de cette complexité sans réduire l'analyse de la controverse à des rhétoriques, à des discours politiques, sans oublier l'importance des dispositifs techniques, qu'il s'agisse d'une propriété décisive d'un atome ou des symptômes possibles d'une maladie ? Francis Chateauraynaud précise ici comment on peut analyser de tels corpus grâce aux outils mis en place et ainsi décrire les principaux actants et leurs réseaux, les jeux de qualifications, les registres du discours, l'utilisation de marqueurs, rechercher des événements marquants et des configurations, mettre en évidence des agencements remarquables, rendre compte des temporalités des textes et des acteurs en proposant notamment des périodisations automatiques.

La liste des nombreux outils du logiciel éclaire le lecteur. La discussion épistémologique précédente prend tout son sens et l'on comprend l'articulation entre la position théorique, le déplacement épistémologique proposé et l'exigence sociologique imposée par la complexité des objets. Cependant, face à la multitude des outils proposés dans le logiciel, comment travailler ? Tel est l'objet de la quatrième partie. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une tentative de totalisation et de normalisation du travail sociologique. Dans la tradition pragmatique, cette dernière partie vise à préciser quelques heuristiques, à montrer quelques chemins permettant d'enrichir les objets. William James disait que « l'idée ne saute pas d'un coup par-dessus l'abîme, elle opère seulement de proche en proche de façon à jeter un pont qui le franchisse » (William James, *L'idée de Vérité*, Paris, Alcan, 1913, p. 155). Ces voies qui mènent quelque part sont des invitations. À l'image de l'ensemble du livre, cette partie nous invite à un déplacement : accepter de changer de position épistémologique, oser faire des expériences en prenant le risque de mettre à l'épreuve des hypothèses. Cette exigence est partagée par tous les chercheurs. Il reste que sur du matériau textuel, elle reste difficile à tenir. L'informatique permet de le faire. Ce livre rappelle que la mobilisation de logiciels n'est pertinente qu'en permettant d'interroger réflexivement nos façons de travailler et de penser nos disciplines. Une exigence qui bien que classique conduit l'auteur à proposer des idées originales.

Patrick Trabal
LSEC, université Paris 10

Yves CLOT, Roland GORI, dirs, *Catachrèse : éloge du détournement*.

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Langage – Cognition – Interaction, 2003, 128 p.

Les auteurs-éditeurs – un psychologue du travail et un psychanalyste – indiquent d'entrée que ce livre est le produit d'une surprise, née d'un constat : l'usage essentiel dans leur propre discipline d'un concept issu de la linguistique, celui de catachrèse. Mais le glissement d'un procédé en usage dans un domaine vers une autre fonction dans un